

Offensive des Russes en 1945

Autor(en): **Le Bret**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **98 (1953)**

Heft 11

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342550>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

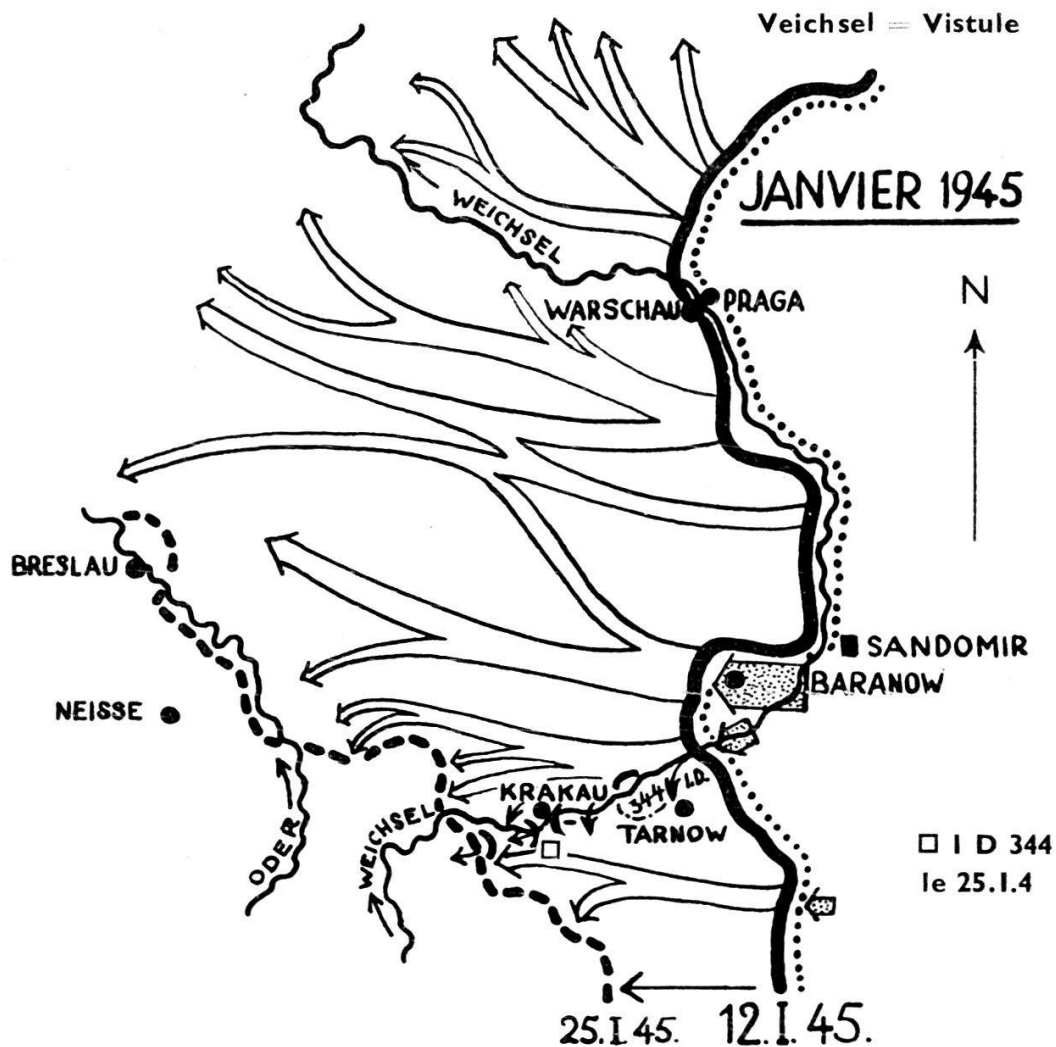
Offensive des Russes en 1945

Du 26 nov. au 13 déc. 1944, après les troisième et quatrième grandes batailles d'Aix-la-Chapelle, il ne me restait que 60 hommes des 8000 du début de la troupe militante (combattante) de la 344 Div. Les autres étaient tombés, blessés, disparus, faits prisonniers ou dispersés. Ces derniers étaient qualifiés de «Berufsversprengte» ou «dispersés professionnels». Ces 8000 hommes provenaient en majorité des rescapés de France du début de l'automne et à qui l'on avait fermé les ponts du Rhin pour en former de nouveaux bat. Ce n'avait pas été compliqué : les 400 premiers avaient formé le 1^{er} bat., les 400 suivants le 2^e, de sorte que l'on avait réussi à obtenir 1200 hommes ou un rgt. à trois bat.

Le 30 déc. 1944, je fus chargé de créer, à l'aide des restes de mon détachement, embarqués à Bonn, une nouvelle Div. 344.

Avec ces débris, j'atteignis, le 3 janv. 1945, la région de Tarnov, à l'est de Cracovie et au sud-est de la Vistule. La masse de complément me parvint le 7 janv. 1945. J'avais six semaines pour préparer ma nouvelle div. et créer la confiance entre individus qui ne se connaissaient pas. Les nouveaux venus provenaient de l'aviation (radiotélégraphistes, monteurs, personnel des aérodromes), que Gœring avait enfin consenti à lâcher et qui n'avaient pas la moindre formation militaire. Un tiers des hommes étaient sans arme et privés de vêtements d'hiver. La plupart avaient tiré, mais la mitrailleuse leur était presque inconnue et 90 % n'avaient jamais lancé de grenade et encore moins de « Panzerfaust ». C'est un vrai sabotage que

Göering avait exercé en laissant inactifs des hommes pleins de bonne volonté et braves, qui, instruits, auraient fourni une troupe excellente.



L'attaque du maréchal Koniev partit le 12 janvier de la tête de pont Sandomir-Baranow. Nous savions que, dans cette région boisée, les Russes avaient massé une multitude de chars et nous attendions cette attaque depuis le soir de Noël. Ils vont nous submerger avec une abondance de matériel extraordinaire, de provenance — sauf les chars — américaine : véhicules motorisés, ravitaillement et le reste. De leur aviation,

je ne puis rien dire, car jusqu'à la fin de janvier, je n'en ai pour ainsi dire rien aperçu. Rares furent les groupes de quatre à huit appareils qui nous survolèrent. Leur artillerie agissant en énormes masses, s'entendait à concentrer son feu et à le reporter ailleurs avec la rapidité de l'éclair. Sitôt la rupture obtenue sur un point — front ne dépassant souvent pas 1000 m. — ils lançaient leurs div. de nuit, à travers les brèches et leurs chars remarquables amenaient l'écroulement du front.

Aux blindés russes, pourvus d'équipages d'élite et très bien conduits, nous n'avions pour ainsi dire rien à opposer. Ce sont eux qui menaient l'attaque, emportant une infanterie qui était loin de les valoir.

Je ne veux m'occuper, dans la suite, que de l'un des rgt. inf. qui me fut attribué avec un gr. art. moto, un gr. de l'art. Div. cal. 75 mm. et du train. Le reste de ma div. se trouvait disséminée sur une profondeur de 100 km. Au cours de la lutte, je récupérai, de mon propre chef, tout ce que je pus : un bat. dispersé, un bat. de la police de Cracovie et d'autres éléments.

En face de moi, j'avais la 2^e A. ukrainienne du maréchal Koniev. Sauf les armes spéciales — unités d'élite — le gros de cette armée était composé d'Ukrainiens, de tout temps ennemis des Russes. L'un d'eux — encore porteur, comme la plupart, de la carte d'identité qu'ils avaient obtenue en travaillant pour nous — répondit, à notre demande : « Pourquoi avez-vous déserté ? » — « Nous risquons d'être tués aussi bien lorsque nous attaquons que si nous n'avançons pas (mais alors par nos propres mitrailleuses, aux ordres des commissaires). Il ne nous reste qu'à désertier. » Ces hommes avaient cependant une raison de rester dans les rangs russes, car ils étaient autorisés à piller, à assassiner et à violer, même en Pologne russe.

Nous étions en plein *hiver russe*. Un épais tapis de neige s'étendait à perte de vue sur la plaine que balayait le vent de l'est. Les routes étaient gelées ainsi que le sol dans lequel il ne fallait pas songer à s'enterrer.

Les hommes ne comprenaient pas l'utilité d'une résistance.

Ils ignoraient alors qu'il s'agissait de contenir les Russes pour gagner le temps de mettre la population exilée en sûreté. De mauvaises nouvelles propagées avec la vitesse du vent contribuaient à les décourager.

Le rgt. en question franchit la Vistule au nord-est de Cracovie et le 15 janv., d'une position improvisée, put repousser ce qui avait le caractère de reconnaissances en forces. Au crépuscule, le Russe se trouvait soudain partout, précisément au moment où, par ordre, nous nous apprêtions à faire de nouveaux fronts. Un bat. perdit ainsi presque tout son E.-M. et une grande partie de son effectif. La nuit la retraite reprit vers une nouvelle position de repli. Mais le Russe nous talonnait avec ses chars et son infanterie portée. Le bat. près duquel je me trouvais le matin, fut bousculé à midi. Et les Russes ne furent arrêtés que vers le P.C. de rgt. Son commandant étant blessé, je conduisis moi-même la contre-attaque, qui réussit à rejeter l'adversaire de quelques km., jusqu'au moment où nous tombâmes sur ses chars. Ceux-ci franchissant rapidement le barrage qui les avait momentanément arrêtés, rejetèrent le bat. et provoquèrent une crise, surmontée par l'énergique intervention des chefs.

Des crises de ce genre surgissent constamment à l'attaque et chez les deux adversaires. Elles peuvent durer une heure ou une journée. L'équilibre des forces immobilise les deux parties, jusqu'au moment où l'un d'eux, à bout de forces, flanche en battu, dispersé et mis en fuite.

Une troupe fatiguée et non aguerrie est plus facilement atteinte par des crises de ce genre que de vieux soldats moins sensibles aux bruits qui circulent. Marshall, dans ce cas, a raison : « Il faut se garder d'expressions qui peuvent induire en erreur ». Aussi, par exemple, un chef de gr. qui s'est heurté à un gr. plus fort et dont il ne peut venir à bout, signale que cet ennemi est *fort*. Transmis tel quel par le bat, le renseignement est faux.

Causes possibles de crise : Au cours de l'attaque d'un bat.,

un sof. et trois hommes ont été séparés de leur cp. Arrivés au P.C. rgt., le sof. annonce qu'ils sont les restes de la 9^e cp. Or, arrivant à ce moment-là du bat. en question (le 3^e), je savais qu'il progressait victorieusement avec toutes ses cp. Inutile de dire que le sof. rejoignit promptement sa cp. après avoir pris quelque chose pour son rhume.

Le même jour, de tous côtés, on annonce une percée de chars russes. Quelques minutes plus tard, la div. me demande « Où sont les chars russes » ? « Je l'ignore. » Plus tard, on apprit que c'est le bruit des moteurs de nos propres camions qui avait donné naissance à cette nouvelle. Elle eut pour conséquence quelques pertes dans le train qui, par peur de l'approche des chars, fit volte-face et s'enfuit pris de panique.

Autre exemple. En France, l'E.-M. rgt. arrive un jour aux abords d'un véhicule sanitaire ennemi, d'où s'échappaient des odeurs de médicaments, rappelant des gaz. Instantanément, les hommes mirent leur masque. Heureusement que la nouvelle ne parvint ni à la div, ni aux oreilles des correspondants de guerre.

Revenons au nord de la Vistule. Le Russe attaquait de tous côtés et, pour la première fois, je donnai l'ordre de brûler les documents secrets. Lorsque l'ordre de poursuivre la retraite nous parvint, nous dûmes nous frayer un chemin à travers quelques éléments ennemis, parvenus dans notre dos. Cela dura pendant plusieurs jours ; combats pour se dégager le matin, puis percée dans le dos et retraite sur une nouvelle position de repli. Exténués, gelés, mal nourris, les hommes ne comprenaient rien à ces opérations. Un jour, je tombai sur l'un de nos dépôts richement pourvu d'aliments sur lesquels nous fîmes main basse avant d'incendier le reste. Nous ne laissâmes intact que le « schnaps », moyen efficace pour ralentir la poursuite russe.

Le manque de moyens de transmission compliquait singulièrement la conduite de la troupe. Le troisième jour la station radio était tombée aux mains des Russes. Nous n'avions plus

à disposition que du fil et les maigres restes de la section de transmission du rgt. Appelés vers l'avant, les chefs devaient laisser aux of. E.M.G. et aux adj. de rgt. restés aux P.C., le soin de conduire les opérations.

Les premiers jours, l'on combattit face au N.E., puis après l'occupation de Cracovie par les Russes, face à l'O., des positions édifiées par nos prédécesseurs autour de cette ville, face à l'E., qui nous servirent durant un jour, face à l'O.

Grâce au concours de mon excellent gr. art., le rgt se ménagea toujours la possibilité de lancer des contre-assauts, voire des contre-attaques, comme aussi d'atteindre les objectifs étroits et rapprochés qui lui étaient assignés. Mais la réussite de ces opérations revient exclusivement à l'intervention personnelle des chefs.

A la fin de janvier, mon groupement de combat se trouvait au S. de Cracovie. C'est là que je fus blessé pour la cinquième fois (par un obus russe) et obligé d'évacuer le front de l'Est.

Colonel VON LE BRET
